11

XLI[e] Année Janvier 1931

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LE LOTUS BLEU

FONDÉ EN 1886 PAR

H. P. BLAVATSKY

SOMMAIRE

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
4, SQUARE RAPP, 4
PARIS-VII[e]

RENSEIGNEMENTS

Buts poursuivis par la Société Théosophique

1. Former un noyau d'une fraternité universelle dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2. Encourager l'étude comparée des religions, de la philosophie et de la science.

3. Etudier les lois inexpliquées de la Nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

ADMISSION

Pour être reçu membre de la *Société Théosophique*, il faut s'adresser au Secrétaire Général de la *S. T. de France*, **4, Square Rapp, à Paris :** le directeur de la Revue est à la disposition des abonnés pour transmettre leurs demandes. On recevra, en retour, une formule à remplir et à faire contresigner par deux autres membres de la *Société Théosophique*.

SIÈGE SOCIAL

Le Siège de la *S. T. de France* **est à PARIS, 4, Square Rapp (VII[e]);** il est ouvert tous les jours de la semaine de 15 à 18 heures.

La *Librairie* est ouverte en semaine de 9 h. 30 à 12 et de 14 à 18 heures.

AVIS RELATIF A LA REVUE

La *Revue Théosophique* n'est pas responsable des opinions religieuses, philosophiques et autres (ni des erreurs possibles de traduction) de ses articles signés; elle en laisse la responsabilité aux auteurs et aux traducteurs.

La *Société Théosophique* n'est responsable que des documents officiels qui se trouvent dans la Revue.

Pour ce qui concerne la Rédaction, s'adresser au

Secrétariat de la Revue Théosophique

Pour ce qui concerne l'Administration, abonnements, changements d'adresses, souscriptions volontaires s'adresser aux

Publications Théosophiques
4, Square Rapp — PARIS (VII[e])

ABONNEMENTS	France...	un an	**20** fr.
	Étranger.	—	**25** fr.

Le numéro : **2** fr.

La Revue paraît le 27 de chaque mois.

Prière d'ajouter 0 fr. 75 pour tous changements d'adresse.

Chèques postaux : Paris N° 466.00 — ***Téléphone :*** **Ségur 74-48**

XLIe Année Janvier 1931 Numéro

REVUE THÉOSOPHIQUE

La Yoga ou science de l'esprit

Il n'est pas donné à tout le monde de devenir yogui. Il faut pour cela des dispositions spéciales, un certain degré d'aptitudes. Tout le monde peut étudier une science, mais seuls ceux qui possèdent certaines capacités pourront y briller.

Le but de la Yoga est l'édification du caractère, son but ultime, la spiritualité. Pour y parvenir, trois qualités particulières sont requises : *Un désir ardent,* car il est nécessaire de poursuivre le but avec une énergie passionnée et une détermination vigoureuse. *Une volonté forte* pour soutenir la persévérance nécessaire. *Une vive intelligence* qui doit être développée, car le mental est l'arme avec laquelle le yogui se fraie un chemin et détruit le non-réel.

En ce qui concerne la première de ces qualités, un désir instable est inutile. La plupart des personnes changent trop fréquemment dans leurs désirs, mais le yogui doit se fixer fermement sur la Yoga, si fermement que le découragement ne l'affecte pas. Sa tâche est de transférer toute sa force de l'extérieur à l'intérieur. Le désir est excité par des objets extérieurs, et il doit être mis d'accord avec le but intérieur. Quant à la vive intelligence nécessaire, elle n'est pas seulement vivacité mentale, mais aussi profondeur. La phrase familière « tuer le désir » peut se traduire beaucoup mieux par « transmuer le désir », c'est-à-dire se servir du désir supérieur pour absorber le désir inférieur, de sorte qu'il meure par manque d'attention. Un jeune homme, par exemple, marche dans la mauvaise voie parce que ses désirs inférieurs sont forts. Il est futile de lui dire qu'il n'a pas besoin des choses qu'il désire, car il en a besoin en cet instant même. Nous devrions plutôt lui donner le goût des plaisirs plus hauts qui donnent d'une façon moins blâmable les satisfactions qu'il recherche, mais non pas essayer de briser le désir.

Sur le sentier de l'aller, nous avons des désirs. Pourquoi le monde est-il rempli d'objets de désir? Ces objets ont un rôle à jouer dans l'involution. Ils font sortir vers l'extérieur les pouvoirs de l'ego dans ses tentatives pour leur résister. A vrai dire, ces objets de désir ne sont que des jouets, mais sur le sentier de l'aller les gens sont comme des enfants. Il est vrai aussi que nous n'acquérons un objet que pour en être bientôt fatigués, mais telle est la loi de la croissance; l'objet remplit son rôle; la récompense n'est pas dans la possession de l'objet, mais dans les pouvoirs nouveaux développés lors de son acquisition.

Si le désir est réprimé trop tôt, le résultat est la léthargie. C'est un des défauts de l'Inde; la majorité des âmes qui sont maintenant dans ce pays ne sont pas prêtes pour la philosophie; elles ont besoin du désir pour les réveiller; elles n'ont pas atteint le stade nécessaire pour la philosophie et ont besoin de passer d'abord par les stades plus actifs de l'expérience.

Rares sont les personnes prêtes pour le sentier du retour. Sur ce sentier il doit y avoir encore un désir fort, mais ce doit être le désir de travailler avec le Gouvernement intérieur du monde, sans récompense personnelle.

Il y a plusieurs paires d'analogues, tels que désir-volonté, pensée-raison, travail-sacrifice. Le désir, la pensée, le travail, appartiennent au sentier de l'aller, à l'involution; la volonté, la raison, le sacrifice, appartiennent au sentier du retour, à l'évolution.

La nature fondamentale du soi divin est la félicité. Quand il est associé à la matière, cette nature nous incite à chercher sans cesse le bonheur. Nous ne nous plaignons pas quand nous sommes heureux, parce que c'est une chose naturelle, mais quand la douleur et les ennuis viennent, nous demandons souvent : « Pourquoi ceci m'advient-il? » Nous savons instinctivement que telle n'est pas notre état naturel; que la souffrance n'est pas dans la nature éternelle du Soi.

Le désir de bonheur se transmue en la volonté d'être heureux. Le désir de bonheur nous pousse vers l'objet de désir; il en résulte le développement de l'énergie et de la persévérance. Cette volonté naissante s'accroît par l'usage sur le sentier du retour. Plus nous pouvons être actifs, mieux cela vaut; mais il faut savoir comment être actif, connaître le but de la vie.

La Yoga, ou science du mental, appartient au sentier du retour. Nous devons avoir vécu assez dans le monde pour apprendre son impuissance à satisfaire les aspirations de l'âme, et avoir atteint le point où nous savons manifester notre volonté, notre raison et notre esprit de sacrifice. Comment développer ces qualités absolument nécessaires au yogui? Par la culture de la mémoire et de l'imagination.

Plus vous pensez délibérément, avec un but, et plus vous devenez forts. Fortifiez votre désir pour la Yoga en pensant aux services que vous pourrez rendre en tant que yogui. Ce n'est que par une pensée intensive que nous pouvons dominer le désir. En cherchant à détourner l'attention d'un désir inférieur qui vous domine, pensez à toutes les souffrances qui suivent la satisfaction de ce désir; après un mois ou deux, il commencera à disparaître de lui-même. Par la mise en œuvre d'un tel plan de rééducation, vous parviendrez à maîtriser toutes sortes de désirs inférieurs, tels que la gourmandise, l'alcoolisme, la débauche, etc. Par exemple, si un jeune homme qui désire se soustraire aux tentations de la débauche pense délibérément aux vieux libertins avec leurs souffrances et leurs infirmités, leur extérieur repoussant, leur décrépitude, les désirs qui les hantent il commencera inconsciemment à avoir horreur de ce genre de vie. Le yogui doit apprendre ainsi à se servir de son imagination.

Comment fortifier une volonté faible? Par l'action persévérante. Chez les Hindous, la culture de la volonté commence dès le jeune âge. Le père obtient de l'enfant qu'il promette chaque jour de faire une petite chose triviale, peut-être une chose aussi simple que de ne s'asseoir sur une chaise que trois fois dans la journée. C'est facile, évidemment, mais c'est cependant quelque chose où il faut que l'enfant domine son corps. Le yogui devrait de même utiliser les petites choses pour fortifier sa volonté. Ce peut n'être que le fait de se lever chaque matin à une heure déterminée, sans un instant d'hésitation. Chaque jour décidez aussi de faire ou de ne pas faire certaines petites choses, la force de votre volonté commencera à s'accroître inconsciemment. Deux mois suffiront pour que le changement soit manifeste.

Comment pouvons-nous acquérir la vivacité intellec-

tuelle si nécessaire? Par l'étude réfléchie, non par la lecture superficielle et hâtive des livres. Il faut penser aux choses qu'on lit, les digérer, les assimiler. Nous croissons davantage par la pensée que par la lecture. Travaillez mentalement chaque jour avec assiduité, ne fût-ce que pour un quart d'heure. La force est nécessaire en tout ceci, mais la force viendra avec la pratique.

Du côté de la matière, il faut nous occuper de purifier nos trois corps de travail. Le corps mental est exercé par l'imagination. Imaginez quelque chose aussi fortement que possible. Essayez de voir une chose mentalement; par exemple, évoquez le visage d'un ami absent, et voyez si vous pouvez le reproduire mentalement et exactement. Visualisez les choses. L'imagination est le bon outil au moyen duquel nous pouvons travailler. Pensez fortement aux qualités que vous voulez posséder. N'hésitez pas à vous représenter vous-même comme étant parfait. Fortifiez votre courage en pensant à l'avance aux difficultés que vous pouvez rencontrer. N'attendez pas qu'elles viennent soudain fondre sur vous. Réfléchissez sur leur nature transitoire et souvenez-vous qu'elles ne peuvent influencer le Soi réel. Vous pouvez ainsi réduire de moitié les ennuis de la vie, et quant à ceux qui vous atteindront, ce seront des ennuis de deuxième main, de faible vitalité.

Le corps astral, lui, est pétri par les désirs élevés. Ayez des désirs parfaits, et vous créez en lui la perfection.

Quant au corps physique, il doit être régularisé dans toutes ses activités extérieures. En ce qui concerne la nourriture, le yogui ne doit pas prendre d'aliments en train de se décomposer, de se corrompre. De tels aliments sont tamasiques, c'est-à-dire grossiers, lourds. L'alcool, ainsi que tout ce qui est en fermentation, est sur l'arc descendant. Toutes les viandes représentent l'activité, c'est-à-dire qu'elles sont rajasiques. Rajas correspond à la qualité d'énergie et de mouvement. Les aliments carnés sont des stimulants. Toute nourriture animale est teintée de désir, de sorte qu'elle doit être évitée. Les aliments qui tendent à croître sont recommandables, car ils sont en train de se développer au lieu de se putréfier. Les graines et les fruits sont rythmiques (sattviques), et donnent au corps à la fois force et sensitivité.

L'aspirant à la Yoga doit comprendre ce que sont les

« gardiens du seuil », ces entités invisibles qui cherchent à s'opposer à son progrès. Elles sont de bien des espèces. La première comprend des élémentals de toute sorte qui cherchent à interdire à l'homme l'accès du plan astral. Ces élémentals s'occupent principalement de construire les formes inférieures à partir du monde minéral. Ils voient en l'homme le grand destructeur de leur travail et ont pour lui une grande aversion. Ils s'élancent sur lui en grand nombre et essaient de l'effrayer, de lui faire rebrousser chemin. Mais ils ne peuvent influencer celui qui conserve son sang-froid, et reste tranquille, positif et indifférent à leur égard.

Ayez en de tels cas présente à l'esprit la pensée : « Je suis plus haut que vous en évolution; je suis un être supérieur que vous ne pouvez effrayer » et le vilain qui semblait sur le point de vous subjuguer se brisera en pièces. Ici encore, la question de l'alimentation est à considérer. Si on fait usage d'alcool ou de viande, le corps aura certaines vibrations qui répondent aux éléments inférieurs et les attirent, et ceux-ci, en retour, imprimeront leurs vibrations sur l'individu à un degré suffisant pour le troubler et l'empêcher de comprendre ce qui l'entoure.

La deuxième catégorie de gardiens du seuil est pire; elle consiste en formes-pensées appartenant aux vies antérieures de l'individu. Celles-ci nous apparaissent quand nous venons pour la première fois en contact avec les plans supérieurs. C'est comme si elles disaient : « Vous m'appartenez », et voulaient nous faire tomber avec elles. Elles sont une des choses les plus pénibles que nous ayons à affronter. Si nous avons tant soit peu eu affaire à la magie noire, nous aurons vraiment une lutte terrible à soutenir contre ces formes.

La troisième catégorie est, heureusement, rare, mais très difficile à vaincre. Elle se rencontre lorsqu'une personne a vécu une vie très dégradée. Alors, quand elle pratique la Yoga ou pénètre dans le plan astral, il y a en elle une tendance avilissante qui entraîne le principe intellectuel vers les tendances animales de l'individu. Ceci remplit parfois l'ego d'un dégoût si profond qu'il laisse mourir la personnalité. Dans un tel cas, l'homme se réincarne bientôt, mais les véhicules astral et mental qui

n'ont pas été désintégrés, s'attachent au nouveau corps, constituant le plus terrible des gardiens du seuil.

Il faut compter aussi avec les frères de l'ombre. Ils forment une collectivité d'entités mauvaises qui désirent empêcher les individus d'atteindre au progrès spirituel. Leur caractéristique spéciale est qu'ils assument l'apparence d'une vertu pour tromper les personnes qui ne peuvent être tentées par le vice. C'est là une des raisons pour lesquelles il faut faire preuve d'équilibre. L'excès de vertu devient un vice. Jouant sur cette vertu exagérée, les frères de l'ombre y trouvent le moyen de tenter le yogui.

Le candidat yogui doit aussi traverser quatre épreuves, mais elles sont comparativement triviales. Nous avons à apprendre que quand nous fonctionnons dans nos véhicules subtils l'eau ne nous noie pas, le feu ne nous brûle pas, etc. Ce sont des leçons faciles à apprendre, mais elles peuvent occasionner quelques ennuis.

Le courage et la présence d'esprit sont nécessaires, mais la témérité n'est pas tolérée sur le plan astral. Si le danger que l'on affronte est visiblement au delà de nos forces il faut s'en écarter pour un temps. Ce sont là des leçons que la Yoga enseigne.

Les illusions sont une grande source de difficultés. Elles ne sauraient avoir prise sur nous si nous étions parfaitement véridiques. Mais personne ne l'est. Le yogui doit donc s'exercer à une exactitude scrupuleuse qui doit s'étendre aux plus petites choses. Si l'on fait une affirmation erronée, il faut la rectifier de suite. Nous devons éviter de tomber dans les petites inexactitudes conventionnelles et sociales appelées demi-mensonges. Il n'y a pas d'accommodement avec la vérité. Le yogui doit être scrupuleusement véridique s'il désire échapper aux illusions et aux tromperies.

On pense parfois que le yogui doit être sans reproches avant d'entrer sur le Sentier. C'est une erreur. Le yogui peut avoir encore des défauts physiques, émotionnels et mental quand il traverse la barrière de l'invisible, mais alors il court un grave risque. La ligne de conduite sage est de laisser ces défauts derrière soi, car il faudra de l'autre côté faire dix fois plus d'efforts pour les dominer. Tout défaut conservé est un poignard qui se tourne contre son possesseur.

Le mysticisme est considéré comme une route plus sûre que l'occultisme et la Yoga; on le croit moins exposé aux dangers et aux terreurs, mais il a aussi son revers. Si le mystique jouit de périodes de vision exaltées, extatiques, n'oublions pas qu'il a aussi des périodes de dépression, des profondeurs noires qui sont égales aux hauteurs précédentes, quand l'âme semblait suspendue dans l'espace, absolument seule dans l'univers. Le cri « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » caractérise cet état. C'est une souffrance pire que n'importe quel enfer qui ait été décrit. Cependant, le sentier du mystique a l'avantage qu'on peut y marcher rapidement ou lentement à volonté, tandis que le yogui doit sans cesse avancer, sous peine d'échouer.

La Yoga doit donc être définie comme l'application rationnelle à l'individu des lois relatives à l'épanouissement de la conscience. C'est la signification qu'il faut donner aux méthodes de Yoga. Vous étudiez les lois de l'épanouissement de la conscience dans l'univers, puis vous les appliquez à un cas spécial, qui est votre propre cas. Vous ne pouvez les appliquer à autrui; elles doivent être appliquées par l'individu à lui-même. Voilà le principe qu'il faut bien saisir.

La Théosophie jette une lumière détaillée sur cette science appliquée par l'individu à lui-même, en ce sens qu'elle unit l'étudiant avec les vérités éternelles de la Sagesse Antique.

Dr Annie BESANT.

(*The Theosophist*, décembre 1930.)

Dans les cavernes et jungles de l'Hindoustan

(*Suite*)

Pendant plus de deux ans avant notre départ d'Amérique, nous avions été en correspondance constante avec un certain Brahmane fort savant, dont la gloire est actuellement (1879) reconnue dans toute l'Inde. Nous venions aux Indes pour étudier sous sa direction l'an-

cienne contrée des Aryens, les Védas et leur difficile langage. Le nom de cet Hindou était Dayanand Saraswati Swami. Swami est l'appellation des savants anachorètes qui sont initiés dans maints mystères inaccessibles au commun des mortels. Ce sont des moines qui ne se marient jamais, mais qui sont tout à fait différents des autres communautés mendiantes — celles qu'on appelle Sannyasi et Hossein. Ce Pandit est considéré comme le plus grand sanscritiste de l'Inde moderne, et est pour tous une insondable énigme. Il n'y a que cinq ans qu'il a fait son apparition sur la scène des grandes réformes, et jusqu'alors il avait vécu en reclus dans une jungle, comme les anciens gymnosophistes mentionnés par les Grecs et les auteurs latins. A cette époque il étudiait les principaux systèmes philosophiques de « l'Aryavartta » et la signification occulte des Védas, avec l'aide de mystiques et d'anachorètes. Tous les Hindous croient que sur les montagnes de Bhadrinath (7.000 mètres au-dessus du niveau de la mer) existent des cavernes spacieuses habitées depuis des milliers d'années par ces anachorètes. Bhadrinath est situé au nord de l'Hindoustan, sur la rivière Bishegunj, et est célèbre pour son temple de Vishnou situé au cœur même de la ville. A l'intérieur de ce temple sont des sources thermales visitées chaque année par quelque cinquante mille pèlerins qui viennent s'y purifier.

Dès le premier jour de son apparition, Dayanand Saraswati fit une immense impression et fut surnommé le « Luther de l'Inde ». Voyageant d'une ville à l'autre, un jour au Sud, l'autre au nord, et se transportant d'un bout à l'autre du pays avec une rapidité incroyable, il a visité toutes les parties de l'Inde, du Cap Comorin jusqu'à l'Himalaya, de Calcutta à Bombay. Il prêche la Divinité Unique, et, Védas en mains, prouve que dans les anciennes écritures il ne se trouvait pas un mot qui puisse justifier le polythéisme. Tonnant contre l'adoration des idoles, le grand orateur lutte de toutes ses forces contre les castes, le mariage des enfants et les superstitions. Dénonçant tous les maux greffés sur l'Inde par des siècles de casuistique et de fausse interprétation des Védas, il en rend responsables les Brahmanes, qui, comme il le dit ouvertement devant

la masse des habitants, sont seuls coupables de l'humiliation de leur pays, autrefois grand et indépendant, maintenant déchu et réduit à l'esclavage. Et cependant la Grande-Bretagne n'a pas en lui un ennemi, mais plutôt un allié. Il dit ouvertement : « Si vous chassez les Anglais, alors, pas plus tard que demain, vous, et moi, et tous ceux qui s'élèvent contre le culte des idoles, nous aurons la gorge coupée comme de simples moutons. Les Musulmans sont plus forts que les adorateurs d'idoles, mais ces derniers sont plus forts que nous. »

Le Pandit a soutenu de chaudes discussions avec les Brahmanes, ces déloyaux ennemis du peuple, et a été presque toujours victorieux. A Bénarès, des assassins furent payés pour le tuer, mais la tentative échoua. Dans une petite ville du Bengale, où il condamna le fétichisme avec une sévérité plus grande qu'à l'ordinaire, des fanatiques jetèrent sur son pied nu un gros cobra. La mythologie brahmanique a déifié deux serpents : l'un, qui entoure le cou de Shiva sur ses idoles, est appelé Vasuki; l'autre, Ananta, forme la couche de Vishnou. Aussi, le sectateur de Shiva, certain que son cobra, dressé expressément pour les mystères d'une pagode shivaïte, allait en un instant mettre fin aux jours de l'offenseur, cria d'un ton de triomphe : « Que le Dieu Vasuki nous montre lui-même qui a raison! »

Dayanand fit tomber le cobra qui s'enlaçait autour de sa jambe, et d'un seul mouvement vigoureux, lui écrasa la tête.

« Qu'il en soit ainsi, dit-il tranquillement, votre Dieu a été trop lent, et c'est moi qui ai décidé le point en discussion. Maintenant, allez, ajouta-t-il en s'adressant à la foule, et dites à tous avec quelle facilité périssent les faux dieux. »

Grâce à son excellente connaissance du sanscrit, le Pandit rend de grands services, non seulement au peuple, dont il éclaire l'ignorance au sujet du monothéisme des Védas, mais aussi à la science, en montrant ce que sont les Brahmanes, pendant des siècles la seule caste des Indes autorisée à étudier la littérature sanscrite et à commenter les Védas, et qui ne fit servir ce droit qu'à son propre avantage.

Longtemps avant l'apparition d'orientalistes comme

Burnouf, Colebrooke, Max Müller, il y eut aux Indes nombre de réformateurs qui essayèrent de prouver le pur monothéisme des doctrines védiques. Il y a même eu des fondateurs de nouvelles religions qui ont nié les révélations de ces Ecritures; par exemple, le Raja Ram Mohun Roy, et après lui, Babu Keshub Chunder Sen, tous deux Bengalais de Calcutta. Mais aucun n'a eu beaucoup de succès. Ils n'ont fait qu'ajouter de nouvelles sectes à celles innombrables qui existent aux Indes. Mam Mohun Roy mourut en Angleterre, sans avoir fait rien qui vaille la peine d'être mentionné, et Keshub Chunder Sen, ayant fondé la communauté du « Brahmo Samaj », qui professe une religion extraite des profondeurs de la propre imagination du Babu, devint un mystique de l'espèce la plus prononcée, et n'est maintenant, comme nous disons en Russie, « qu'une herbe du même champ » que les spirites, par qui il est considéré comme un Swedenborg de Calcutta. Il passe son temps dans un étang malpropre à chanter les louanges de Chaitanya, du Koran, du Bouddha, et de sa propre personne, se proclamant leur prophète, et exécutant une danse mystique, vêtu d'habits de femme qui, de sa part, sont un hommage à une « divinité féminine » que le Babu appelle « sa mère, son père et son frère aîné ».

En définitive, toutes les tentatives pour rétablir le monothéisme pur et primitif de l'Inde aryenne ont échoué. Elles ont toujours sombré sur le double rocher du Brahmanisme et des préjugés centenaires. Mais voici qu'à l'improviste apparaît le pandit Dayanand sur la scène. Personne, même les plus aimés de ses disciples, ne sait qui il est et d'où il vient. Il avoue ouvertement devant les foules que le nom sous lequel il est connu n'est pas le sien, mais lui fut donné à son initiation de Yogui.

L'école mystique des Yoguis a été établie par Patanjali, fondateur d'un des six systèmes philosophiques de l'Inde antique. On suppose que les néo-platoniciens de la deuxième et de la troisième école d'Alexandrie étaient des sectateurs des Yoguis hindous, et plus spécialement que leur théurgie fut amenée des Indes par Pythagore, selon la tradition. Il existe encore aux Indes des centaines de Yoguis qui suivent le système de Patanjali et affirment qu'ils sont en communion avec Brahma. Néan-

moins, la plupart d'entre eux sont des fainéants, des mendiants par profession, et de grands imposteurs exploitant la soif insatiable des naturels pour les miracles. Les yoguis réels évitent de paraître en public; ils passent leur vie dans la réclusion et l'étude, excepté quand, comme Dayanand, ils apparaissent aux heures de besoin pour aider leur contrée. Cependant, il est certain que l'Inde n'a jamais vu sanscritiste plus savant que Dayanand, métaphysicien plus profond, orateur plus merveilleux, et plus intrépide adversaire de tous les abus, tout au moins depuis le temps de Sankharacharya, le célèbre fondateur de la philosophie védanta (le plus métaphysique des systèmes de philosophie, et en réalité le joyau de l'enseignement panthéiste). En outre, l'apparence personnelle de Dayanand est frappante. Il a une très haute stature, le teint pâle, plutôt européen qu'hindou, les yeux grands et brillants, les cheveux grisonnants et longs. Les Yoguis et les Dikshatas (initiés) ne se coupent jamais ni les cheveux ni la barbe. Sa voix est claire et forte, bien faite pour exprimer toutes les nuances des sentiments profonds; elle va d'un doux murmure enfantin et caressant à une colère tonnante quand il s'agit des méfaits et des faussetés des prêtres. Tout ceci réuni produit un effet indescriptible sur les Hindous impressionnables. Partout où Dayanand apparaît, des foules se prosternent dans la poussière sur la trace de ses pas; mais, à l'inverse de Babu Keshub Chunder Sen, il n'enseigne pas une nouvelle religion et n'invente pas de nouveaux dogmes. Il se borne à demander la reprise des études sanscrites à demi-oubliées et, ayant comparé les doctrines anciennes avec ce qu'elles sont devenues entre les mains des Brahmanes, il prêche le retour à la pure conception de la Divinité enseignée par les premiers Rishis — Agni, Vayu, Aditya et Anghira — les patriarches qui les premiers donnèrent les Védas à l'humanité. Il ne prétend même pas que les Védas soient une révélation divine, mais enseigne tout simplement que « chaque mot de ces Ecritures sacrées appartient à la plus haute inspiration qu'il soit possible à l'homme terrestre d'atteindre, une inspiration qui se répète dans l'histoire de l'humanité, et quand la chose est nécessaire, peut se produire dans une nation quelconque... »

Au cours de ses cinq années de travail, Swami Daya-

nand a fait environ deux millions de prosélytes, principalement parmi les hautes castes. Jugeant d'après les apparences, tous sont prêts à lui sacrifier leur vie et leur âme, et même leurs possessions terrestres, qui leur sont souvent plus précieuses que la vie. Mais Dayanand est un vrai Yogui, il ne touche jamais à l'argent, et méprise les affaires pécuniaires. Il se contente de quelques poignées de riz par jour. On est tenté de penser que ce merveilleux Hindou a une vie charmée tant il lui est indifférent de soulever les pires passions humaines, si dangereuses aux Indes. Une statue de marbre ne pourrait être plus indifférente à la colère de la foule. Nous l'avons vu une fois au travail. Il renvoya tous ses fidèles sectateurs, leur défendant de veiller sur lui ou de le défendre, et se tint seul devant la foule furieuse, affrontant calmement le monstre prêt à bondir sur lui et à le mettre en pièces.

H. P. BLAVATSKY.

(*à suivre*)

L'enseignement de Krishnamurti

L'enseignement que donne Krishnamurti diffère totalement de ce que la plupart des Théosophes attendaient. Pendant dix-sept ans, ils avaient vu en lui l'Instructeur de la nouvelle sous-race. La Théosophie déclare que races et sous-races se succèdent et qu'à l'aurore de chaque sous-race apparaît l'Instructeur qui doit en guider l'évolution. Or, la sixième sous-race de la cinquième race point déjà à l'horizon en Californie; les temps sont donc révolus et Krishnamurti est sans doute l'Instructeur attendu.

Or, Krishnamurti ne parle ni de races ni de sous-races; il refuse le titre de nouveau Messie et même celui d'Instructeur. Il ne veut pas fonder de religion nouvelle, pas même une religion dont la seule nouveauté serait, comme beaucoup le pensaient, de rapprocher toutes les religions existantes par ce qu'il y a de fondamental en chacune et de commun entre elles. Krishnamurti déclare n'avoir aucun lien avec l'Eglise catholique libérale, qui paraissait un cadre tout préparé pour le

nouveau Messie — un certain nombre de ses apôtres avaient même déjà été désignés. Krishnamurti, non seulement ne veut pas fonder de religion nouvelle, mais encore il condamne toutes les religions passées ou présentes. Toutes, dit-il, sont des obstacles, des entraves à ce qu'il nomme la Libération. Il dissout même l'Ordre de l'Etoile, organisme créé pour le servir.

On s'explique aisément, devant ces faits, que beaucoup de théosophes soient troublés et déroutés. Mais il y a, dans leur cas, plus encore que leur étonnement et leur déception. Il y a la difficulté qu'ils éprouvent à comprendre quel peut être le sens de l'enseignement de Krishnamurti.

Cet enseignement, nous l'avons dit, n'est pas ce qu'on attendait, mais qu'est-il en lui-même? Qu'est-ce que cette Libération, leitmotiv du maître, libération qui seule donne accès au Royaume du Bonheur?

Beaucoup ne comprennent pas et s'en rendent compte; d'autres croient comprendre et se trompent si on en juge par les questions toujours les mêmes posées à Krishnamurti et les réponses vives ou bien lasses et découragées de celui-ci.

Peut-être les considérations suivantes apporteront-elles quelque aide à ceux pour qui comprendre est une nécessité et qui cherchent anxieusement, douloureusement.

Le point capital de la pensée de Krishnamurti, le cœur de son enseignement nous paraît être la distinction, l'opposition qu'il établit entre la Vie et la Forme, la Vie principe de tout ce qui est, la Forme, œuvre, produit de la Vie, c'est la distinction du Soi, de l'Atman et du soi ou personnalité (étymologie : persona, masque) de l'Absolu et de sa manifestation, de l'Esprit et de la nature. Cette distinction, cette opposition suppose que l'on voit clairement les caractères des deux termes ainsi distingués et opposés. Or, cette vue nette manque à la plupart d'entre nous. Sans nous ranger tous dans la phalange nombreuse de ceux qui se refusent à admettre autre chose que ce qui tombe sous leurs sens ou leur intelligence, des savants qui ne connaissent que les faits et leurs rapports, des psychologues pour qui l'âme humaine n'est que la somme des états de conscience, pensées, émotions, déterminations, des Boud-

dhistes qui rejettent le soi, l'Atman et ne connaissent que les « formations » des matérialistes plus ou moins avérés qui demandent, non sans quelque ironie : « Qu'est-ce donc que l'Esprit? », sans nous ranger tous dans cette multitude, nous participons peut-être tous, à quelque degré, à l'état d'esprit qui lui est propre. Ainsi prenons, à titre d'exemple, quelques vers d'une des dernières poésies de Krishnamurti :

« *Desire is life,*
« *And the freedom of life is the freedom from desire.*
« *Thought is life*
« *And the union with life is the glory of a boudless*
[*mind.* »

(Le désir est vie,
Et la liberté de la vie est la libération du désir.
La pensée est vie,
Et l'union avec la vie est la gloire d'un esprit affranchi
de ses limitations.)

La plupart d'entre nous ne pourront rendre compte qu'avec peine de ce qu'est ce désir qui est vie et dont la vie doit s'émanciper — cette pensée qui est également vie, alors que l'union avec la vie sera la gloire d'un esprit qui ne connaît pas la limitation.

Si nos explications sont hésitantes, c'est que nous ne voyons pas nettement le sens de l'idée exprimée. Nous sentons seulement qu'il y a là un appel des puissances supérieures de l'âme à la partie inférieure.

Peut-être comprendrions-nous plus aisément la distinction de la Vie et de la Forme, de ce qui crée et de ce qui est créé si la pensée occidentale chrétienne avait conservé la conception de saint Paul reconnaissant dans l'homme l'esprit, l'âme et le corps. Mais c'est justement parce que la distinction entre l'esprit et l'âme est délicate à saisir que le dogme chrétien, s'adressant aux masses, a laissé se perdre cette notion capitale. Comme les eaux souterraines convergent dans les profondeurs du sol pour n'apparaître à l'œil de tous qu'à leur point d'émergence, là où la source jaillira, ainsi l'esprit, caché dans les profondeurs de l'être, ne se montrera que dans ses œuvres, ses manifestations, dans les faits de conscience qui constituent l'âme.

La « Vie », « l'Absolu », « l'Esprit », le « Soi ou l'At-

man » et nous ajouterons Dieu, ne peuvent tomber sous la prise de l'entendement, de l'intelligence et, par là, sont proprement incompréhensibles. Qui dit Absolu dit sans limite; qui dit intelligence dit faculté de saisir des rapports entre des données qui, à titre de données, sont nécessairement distinctes et séparées. Il y a donc incompatibilité logique entre ces deux notions. Ne cherchons pas à comprendre par l'entendement ce qu'est la Vie, l'Absolu, ce pôle positif qui s'oppose au pôle négatif, la Forme, le Relatif. L'œuvre est vaine et condamnée d'avance.

« Pour Dieu même cette antinomie subsiste. Dieu ne peut pas se connaître absolument lui-même. La connaissance absolue de l'Absolu est impossible... parce que cette réalisation de l'Absolu en idées le détruit, le laisse échapper. » (LAGNEAU, *Célèbres leçons*, p. 56.)

Mais si l'intelligence, notre phare dans le domaine de la limitation, ne peut nous aider à franchir la frontière de ce domaine, il y a, en nous, une puissance qui, d'un jet vigoureux, pénètre dans le royaume de l'Absolu, de l'Esprit; c'est la tendance.

« *Desire is life* »

dit Krishnamurti. Il suffit de s'observer même très superficiellement pour constater que c'est le besoin, l'appétit, l'aspiration, la tendance, en un mot, qui nous portent à agir. Notre action sera d'autant plus énergique que notre tendance sera plus forte. Les Maîtres chrétiens de la vie spirituelle déclarent que ce sont les grands pécheurs qui ont en eux l'étoffe des plus grands saints. Un ouvrier fut appelé un jour dans un monastère de femmes cloîtrées pour exécuter quelques travaux de son métier. A la vue de ces femmes, à l'abri du besoin, qui lui parurent paisibles et heureuses, il fut pris d'une rage haineuse, et, cédant à une impulsion morbide, il abattit la prieure d'un coup de revolver à bout portant. Je trouvai l'aumônier consterné sans doute, très ému, mais plein de pitié pour le meurtrier. « Que cet homme a dû souffrir d'ignorer les joies spirituelles qui seules auraient pu satisfaire sa nature! »

Ce n'est pas le poteau sur la route, le poteau indicateur du chemin à suivre qui nous donnera la force de parcourir la distance qui nous sépare de notre but; ce

n'est pas le précepte qui nous donnera l'énergie d'aller de l'avant. Tout ce qui nous est extérieur n'est que le poteau indicateur qui nous dit l'expérience d'autrui. C'est en nous qu'est le moteur, et ce moteur c'est la tendance, c'est la Vie, c'est l'Esprit.

L'expérience seule est notre maître. Si nous sommes déçus après avoir atteint un but ardemment poursuivi, ce qui est le sort de chacun de nous, nous nous ressaisissons et nous fixant un but plus haut, nous repartons pleins d'une ardeur nouvelle. Et ainsi, d'étape en étape, nous parcourons toutes les routes qui s'ouvrent devant nous, en quête de ce que nous ignorons dans notre conscience limitée, en quête de l'Infini et de l'Eternel.

« Ah! le désir est jeune comme le premier rayon de [l'aube
« Et triste comme un cortège funèbre vers la tombe.
. . . .
« Ah! tous les désirs qu'on satisfait parce qu'on es- [compte le bonheur!
« Tous les sacrifices qu'on accomplit en cherchant le [bonheur!
« Toutes les mortifications qu'on s'impose par soif du [bonheur!
. . . .
« Tout au fond, dans la vase, la graine du lotus est [en genèse,
« Le doux parfum se cache au cœur de la fleur. »

J. Krishnamurti.

« Nous avons donc en nous la tendance à des manifestations indéfinies. D'où vient cette tendance, que suppose-t-elle?

« Elle suppose le sentiment de notre insuffisance, c'est-à-dire de notre dépendance, l'attachement non à notre être, mais à l'être. » (Lagneau, *Ecrits*, p. 355.)

« L'appétit est à la fois désir et instinct; c'est l'attachement d'un être à l'être, l'action par laquelle l'être universel signale sa présence et sollicite son développement dans l'être individuel. » (*Ibid.*, p. 18.)

Pourquoi l'Absolu qui est Tout, la plénitude de toute chose, se manifeste-t-il, se soumettant pour cela à la limitation, en quelque sorte au morcellement de lui-même? C'est la « Loi de l'Etre », nous dit le philosophe

Lagneau. De même que c'est une résistance placée sur un courant électrique qui permet à celui-ci de se transformer en lumière et en chaleur, de même c'est par l'obstacle, l'obstacle du temps et de l'espace que l'Absolu prend conscience de lui-même, peut se connaître lui-même. Brahma sommeille, dit le philosophe hindou, durant les pralayas, périodes de non manifestation. Il ne peut, en effet, y avoir de conscience que là où apparaît le changement, la modification.

Ainsi l'Absolu, l'Esprit crée l'être conscient, une multitude d'êtres qui, à des degrés divers et par leur multitude même, s'efforceront de refléter l'Infini.

Quel est le sens de cette activité créatrice de l'Absolu? Est-ce celui du jeu ou celui du travail? Du jeu, simple déploiement d'activité, exubérance, excès, pourrait-on dire, d'une activité qui se déploie pour la seule joie de se déployer, de se dépenser? Est-ce celui du travail qui ne diffère du jeu que parce qu'il est un moyen pour atteindre un but qui lui est étranger? La fillette qui enfile des perles pour le seul plaisir et fait ainsi un joli objet, bracelet ou collier, joue. L'ouvrière qui fait des couronnes mortuaires enfile des perles, elle aussi, mais c'est pour gagner sa vie, et pour elle les heures se succèdent longues, monotones, souvent fatigantes; elle travaille.

L'activité créatrice de l'Absolu est sentie différemment par l'Orient et par l'Occident. Pour l'Orient, elle est un libre déploiement d'activité. Dieu épanche en quelque sorte l'infinité de sa puissance dans le jeu-création. L'Occident y verrait plutôt un travail dont il cherche le but. « Dieu travailla six jours, dit *la Genèse,* et se reposa le septième. » « Pourquoi, dit le catéchisme catholique, Dieu nous a-t-il créés et mis au monde? Réponse : Pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle. » L'œuvre sortie des mains de l'ouvrier est désormais distincte de lui, l'esprit, en l'homme, est séparé de Dieu, de sa source. « Arrière, s'écrie le philosophe Fichte, le fantôme d'une création de ce qui n'était pas en Dieu éternel et nécessaire, d'une séparation et d'une expulsion du sein de l'être de Dieu qui nous rejette dans le néant. » L'idéal chrétien sera la fraternité où les frères, malgré les liens qui les unissent, sont des personnes distinctes, séparées;

celui des races d'Orient est l'unité où les êtres sont un par l'unité de leur essence. Aussi l'Oriental s'efforce-t-il de retrouver l'Absolu dont il émane, de se perdre en lui en échappant le plus possible aux limitations qui créent son existence. Son but, c'est la Libération, libération de tout ce qui le sépare de l'Eternel et de l'Infini. Echapper au temps et à l'espace, vivre dans l'éternel et l'infini, telle est bien la « Libération » exaltée par Krishnamurti.

L'Occidental, par son obéissance à la loi, qui lui est présentée comme donnée par Dieu, par ses vertus, voudra conquérir le ciel, la récompense promise à ses mérites. Notons toutefois que les mystiques de toutes les religions, soit de l'Orient, soit de l'Occident, soupirent après l'unité.

« Le mystique est l'homme contemplatif qui vit entièrement par le dedans, tout entier dans la «substance» et pour la « substance », l'homme dont la conscience a pris racine dans l'Atman et qui, par conséquent, est complètement vrai et répand son intérieur en effusions tout à fait spontanées. Un tel être ne peut renier aucune manifestation de la vie. Dans chacune d'elles il voit à l'œuvre la force divine. » (Keyserling, *Journal de voyage d'un philosophe*, p. 111.)

Toutes les religions ont leurs mystiques. Saint Jean de la Croix, le grand docteur mystique catholique, nomme « Union transformante » l'état de l'âme qui se perd en Dieu. Mais la Voie mystique ne convient qu'à une élite infime; l'immense majorité ne peut quitter la région de la vertu proprement dite, celle des actes conduisant au salut. Aussi, l'Occident façonné par une théologie plus que millénaire, vit-il dans l'action, c'est-à-dire dans le monde de la manifestation, tandis que l'Oriental, le Yogi s'efforce, par la contemplation, d'élargir sa conscience pour se plonger dans l'Absolu.

La religion sera chose très différente en Orient et en Occident. En Occident le dogme sera une vérité en soi; le chrétien doit croire à la divinité de la personne du Christ. L'Oriental ne confond pas le plan de la manifestation et celui de l'Absolu. « Les plus grands, parmi les Hindous, savent que toute matérialisation religieuse est d'origine humaine. » (Keyserling, ouv. cité, p. 284.) « Ils n'ont jamais commis notre erreur typique

consistant à prendre métaphysiquement au sérieux une formation intellectuelle quelconque. » (*Ib.* p. 303.)

Peut-être la divergence entre Annie Besant et Krishnamurti, qui trouble en ce moment les théosophes, tient-elle à ce que chacun d'eux, par sa race, met l'accent plus ou moins inconsciemment sur l'une des deux faces : celle de l'Absolu, celle de la manifestation. « Ce n'est pas seulement une minorité qui peut atteindre le but, dit Krishnaji, tous les hommes le peuvent à n'importe quel stade d'évolution... » « Mais, dit A. Besant, le sauvage est-il capable de faire cela? Il me semble que non, pas plus que le bouton d'une fleur ne peut devenir fruit en une heure. Il est probable que je ne saisis pas ce que Krishnaji veut dire. » (*Bulletin de l'Etoile*, juin 1929, p. 206.) A. Besant est dans le domaine de la manifestation. Elle voit dans l'espace et dans le temps, qui sont les conditions élémentaires de la matérialité. Krishnamurti est hors de la manifestation; il voit dans l'éternel où tout est actuellement présent; il est en dehors et au-dessus des lois qui réagissent le créé. L'Esprit, la Vie c'est lui-même. Il a vu la lumière de Brahma, il est libéré. « Un jour, à l'improviste, brusquement, la lumière de Brahma jaillira dans l'esprit de l'homme, et cette lumière éteint tous les problèmes humains. » (KEYSERLING, ouv. c., p. 373.)

« *As the Eastern breeze,*
« *That suddenly springs into being,*
« *And calms the weary world,*
« *So have I realized.* »

« Comme la brise d'Orient,
« Naît soudain
« Et rafraîchit le monde lassé,
« Ainsi ai-je atteint la réalisation. »

« *My soul grasped the infinite simplicity of Truth.*
« *I lost myself in that happiness.* »

« Mon âme put saisir la simplicité infinie de la Vérité.
« Je me perdis dans ce bonheur. »

Chacun de nous, étant une étincelle divine, « en sait plus que ce qu'il croit savoir ». Le christianisme n'eût pas sans cela trouvé dans les masses l'accueil qu'il a reçu. Chacun peut et doit se libérer. « Oui, celui qui

d'une manière tout à fait désintéressée recherche la spiritualisation peut, non seulement parcourir tous les stades en une seule vie, mais il peut même trouver la délivrance définitive pendant son existence charnelle (en devenant un Jivanmukta). A coup sûr, il le peut, car précisément cette délivrance, tout à fait indépendante des hasards de la vie et de la mort, consiste dans l'union de la conscience avec le principe de la Vie. » (KEYSERLING, p. 154.)

Krishnamurti ne voit dans les religions diverses, les associations de toutes sortes que des « béquilles » pour soutenir les faibles, béquilles auxquelles ils se fient et qui retardent leur progrès en diminuant leur effort. Il ne faudrait pas nier toutefois que ces « béquilles », ces moyens, ne puissent être utiles, peut-être même nécessaires à beaucoup, tout au moins provisoirement. Mais il y a plus. Si l'Absolu ne prend conscience de lui-même que par la manifestation, c'est sans doute que c'est le meilleur moyen qu'il ait de se rendre intelligible à l'homme. Ce qui est capital, c'est de ne jamais oublier que la forme provient toujours de l'homme.

L'Absolu et sa manifestation, le Créateur et la créature, l'idéal et le réel, ce sont l'avers et le revers d'une seule et même médaille, dont les faces ne se différencient que pour l'entendement humain. Leur identité, c'est Dieu même, dit le philosophe Lagneau. Il va sans dire que nous ne devons mettre sous le vocable Dieu que l'idée que nous avons nous-mêmes conçue; il n'y a pas de notion de Dieu qui puisse s'imposer du dehors à tous les esprits et, moins que toute autre, celle d'un Dieu personnel fait à l'image de l'homme. « Cet Absolu qui ne peut pas être réalisé sans contradiction, c'est Dieu même, qui, s'aimant de l'amour infini dans les créatures qu'il détermine, entretient par cela même et son propre être, et l'être de ces créatures. » (LAGNEAU, *Existence de Dieu*, p. 99.)

Ainsi se concilient les deux points de vue d'A. Besant et de Krishnamurti qui, pour beaucoup, d'abord, semblent s'exclure.

Ces deux points de vue se concilient non seulement en droit, mais aussi en fait.

En voici un témoignage souverain. Ce sont des extraits d'une conférence donnée par A. Besant le 7 juil-

let 1928 aux membres de la Société Théosophique de Londres :

« Lorsque vient l'Instructeur du monde, Il approfondit la vie, apporte une vie nouvelle, une vie vigoureuse et se débarrasse de tout ce qui ne s'accommode pas avec son œuvre. Actuellement, de nouvelles formes seront créées pour sa propre expression. Et ainsi, lorsque des gens disent ou écrivent au sujet de contradictions existant entre Krishnamurti et le docteur Besant, nous en rions l'un et l'autre, parce que nous savons que nos points de vue ne se contredisent nullement... C'est le manque de compréhension qui crée les divisions, qui nous empêche de percevoir les besoins d'autrui parce que nous ne les avons pas nous-mêmes... Ainsi, je vous prie de ne pas ajouter foi aux histoires de querelle, de séparation ou à des propos dépourvus de sens... Si mes méthodes peuvent différer de celles de Krishnamurti, car les besoins des gens sont divers, il n'y a qu'une seule Vie à laquelle tous deux nous participons, et cette Vie n'est pas séparation : elle est Amour. » (*Bulletin Théosophique*, année 1928, n° 8, p. 173 et suivantes.)

Ces quelques lignes si simples d'A. Besant sont une affirmation précise et irrécusable. Elles donneront la douceur de la paix et de la confiance absolue à tous ceux qui, refusant de s'enrôler dans un des deux partis qui s'opposent, n'auront pas leur vision obscurcie par la poussière et la fumée de la lutte.

C'est dans l'âme humaine que les deux forces contraires, la Vie et la Forme se livrent le grand combat. Chacun de nos actes, qu'il soit d'ailleurs bon ou mauvais, laisse en nous une disposition à se reproduire. C'est le phénomène de l'habitude. L'Esprit, dès qu'il se manifeste, entre dans un domaine où la force de l'inertie pèsera sur lui et tendra à l'étouffer. L'acte se renouvellera avec une facilité d'autant plus grande qu'il aura été accompli plus souvent. Il se forme ainsi en nous un mécanisme qui tend à fonctionner sans nous. La Vie, l'Esprit se retire et laisse la place à l'automatisme à la nature. L'esprit a créé la nature, la nature dont la force initiale, l'Esprit, s'est peu à peu retirée, obéit aux lois qui régissent le monde matériel, lois nécessaires d'où toute liberté est exclue. Ainsi l'homme perd son rang de créateur et devient créature;

il descend du royaume de l'esprit dans celui de la matière; il perd sa liberté originelle et devient l'esclave de ses habitudes, de son Karma, disent les Hindous. « Chaque individualité humaine est, durant ses existences, le champ d'une lutte entre son libre arbitre, dont le principe « Vie » est la source, et le déterminisme que son Karma fait peser sur elle. Tels sont les deux acteurs du drame dont chaque existence est un acte et dont le dénouement, ou enjeu de la lutte, sera : soit l'ascension de l'être au-dessus de la région où Karma opère, soit son asservissement final à Karma, aux lois de la matière, c'est-à-dire à la mort. » (CHEVRIER, *Essai de Doctrine occulte,* p. 25.) Ce n'est donc que par la lutte, par l'effort, que nous demeurerons vivants et libres. « Toute vie est une action par laquelle l'être s'arrache à ce qu'il est, pour être quelque chose qu'il n'est pas encore, ce qu'il tend à être... ...Vivre de la Vie universelle, c'est vivre. » (LAGNEAU, *Célèbres leçons,* p. 60.)

Dans ce royaume de la Vie nous nous sentirons unis à tout ce qui est. Même dans le monde matériel, dans la nature, l'intelligence retrouve, par l'universalité des lois physiques, l'empreinte de l'unité de l'esprit. Dans le domaine spirituel, l'unité apparaît comme la substance même de l'esprit. « Comme il n'est point de mouvement qui ne dépende de tous les mouvements qui se sont jamais accomplis et qui ne doive contribuer à tous ceux qui jamais s'accompliront, il n'est point de pensée en laquelle ne retentisse plus ou moins obscurément tout ce qui fut, et qui ne doive subsister et se propager elle-même, sans s'éteindre jamais, comme en vibrations éternelles. Chaque âme est un foyer où se réfléchit de toutes parts, sous mille angles différents, l'universelle lumière et non seulement chaque âme mais chacune des pensées, chacun des sentiments par lesquels se produit sans cesse, du fond de l'infini, son immortelle personnalité. » (RAVAISSON, *Philosophie en France,* p. 238.)

Ainsi l'égoïsme qui nous isole, la lâcheté qui nous livre pieds et poings liés à l'inertie sont la source profonde de tout mal. « Le mal c'est l'égoïsme, qui est au fond lâcheté. La lâcheté, elle, a deux faces, recherche du plaisir et fuite de l'effort. Agir, c'est la combattre. Toute autre action est illusoire et se détruit. Serions-

nous seuls au monde, n'aurions-nous plus personne ni rien à quoi nous donner, que la loi resterait la même, et que vivre réellement serait toujours prendre la peine de vivre. » (LAGNEAU, *Existence de Dieu,* p. 152.)

Krishnamurti, fils de Brahmane, nous donne l'âme de sa race en faisant de la distinction de l'Esprit et de la Forme l'unique chose nécessaire au salut, de l'affranchissement, de la libération de la Forme, le salut même. Mais il nous donne aussi son âme propre, individuelle. S'il est vrai, comme le disaient les Stoïciens, que la matière soit un éther détendu, et l'Esprit, la cause première, un éther embrasé, au maximum de tension, nous reconnaîtrons que c'est par une des plus puissantes tensions qui aient peut-être jamais été atteintes que Krishnamurti est ce qu'il est. Sa personne est tendue, suivant ses propres expressions, « comme le tigre prêt à bondir, comme l'aigle sur le point de s'envoler, comme l'arc au moment d'envoyer sa flèche. » Cette tension a été chez lui, comme c'est d'ailleurs la loi générale, le fruit de la lutte contre l'obstacle. L'obstacle a été sa douleur de la mort de son frère. C'est la douleur qui a fait jaillir du fond de son être l'étincelle créatrice :

« *Dans ma recherche*
« *Je t'ai trouvé*
« *O Seigneur de mon âme,*
« *En Toi seul*
« *J'ai vu le visage de mon frère.*

« *En Toi seul*
« *O mon éternel Amour*
« *J'ai contemplé le visage*
« *De tous les vivants et de tous les morts.* »

(Poèmes de KRISHNAMURTI, *Nitya.*)

« *Ma voix est la voix de la compréhension*
« *Née de l'infinie douleur.* »

KRISHNAMURTI.

Comment vivrons-nous la parole que nous apporte Krishnamurti?

Nous ne nous contenterons pas de la lire, si, par lire, on entend parcourir un texte d'un regard plus ou moins attentif; nous ne l'étudierons pas, nous ne la méditerons

pas, si méditer n'est qu'enchaîner des idées les unes aux autres par le seul exercice de l'intelligence proprement dite. Nous appliquerons la méthode hindoue :

« L'élève doit s'absorber en elle (une sentence) jusqu'à ce qu'elle ait pris entièrement possession de son âme... » Il ne s'agit pas d'un travail de la pensée, mais d'un approfondissement du moi » « L'occidental va de pensée en pensée, induisant, différenciant, intégrant; l'Hindou, lui, d'état en état. » (KEYSERLING, ouv. c. p. 305, 306.)

Nous nous baignerons donc dans la parole de Krishnamurti, la laissant pénétrer peu à peu tous nos états de conscience, les élargissant, les approfondissant sans cesse pour les rapprocher, sans d'ailleurs espérer atteindre jamais le but, de l'Eternel, de l'absolu. Nous entrerons ainsi dans ce que Krishnamurti nomme : « Le Royaume du Bonheur ». « La preuve de l'existence de Dieu, dit Lagneau, c'est le bonheur qui rend possible la vie morale et en résulte. » (*Existence de Dieu*, p. 123.)

Ce bonheur est la seule certitude que nous puissions avoir d'être dans le vrai, mais elle est souveraine. Plus l'âme s'élève « plus elle devient capable de jouissances supérieures et, dans ce sentiment de joie qui résulte de la formation de la nature morale en nous, se trouve en définitive la dernière garantie de la certitude ». (LAGNEAU, *Célèbres leçons*, p. 60.)

A chacun de nous d'en faire l'expérience. Et ce n'est pas à une existence après la mort que nous devons remettre notre union avec Dieu.

Un ouvrage sur Platon, paru tout dernièrement, se termine par ces mots :

« Car cette présence de l'Eternel, et j'ose dire cette familiarité avec l'Eternel; enfin cet autre monde qui est ce monde, cette autre vie qui est cette vie, c'est proprement Platon. » (ALAIN, *Onze chapitres sur Platon.*)

Nous dirons, avec la même vérité, c'est proprement Krishnamurti.

M. JALAMBIC.

Don Quichotte et la Chevalerie errante

J'ai lu dernièrement deux livres pour me perfectionner dans la connaissance de la langue espagnole; le premier, *Les Aventures de Don Quichotte,* et le second. une traduction espagnole de *Tom Sawyer, détective.* Je connais ce dernier ouvrage dans l'original anglais, de sorte que quand la traduction espagnole présentait des mots inconnus pour moi, j'en trouvais la signification en me remémorant l'original.

Inutile de dire que *Tom Sawyer* me plut énormément; j'avais treize ans quand Mgr Leadbeater me fit faire la connaissance de Tom Sawyer et de ses acolytes, Huck Finn et Peck's Bad Boy. Mais franchement, *Don Quichotte* ne plut guère tout d'abord. J'avais lu une partie du livre quand j'étais tout enfant, et il n'avait pas fait sur moi une forte impression de stupéfaction en pensant que c'était là un classique chez toutes les nations de langue espagnole.

Car ici nous trouvons un Don Quichotte aussi fou qu'il est possible de l'être, prenant des ailes de moulins à vent pour des géants, des bergers et des troupeaux de moutons pour des calvacades princières, des filles de ferme pour des princesses, et exécutant des actions parfaitement insensées. Tout le monde sait qu'il est fou; il a perdu la raison en se plongeant pendant des années dans des livres de chevalerie, et en vivant dans un monde de rêve. Il ne manque pas de fous dans le monde, mais nous ne nous intéressons guère à leurs faits et gestes.

Pourquoi donc tous les habitants de l'Espagne et de l'Amérique latine admirent-ils tant Don Quichotte? Pas plus tard que l'autre jour, dans une petite ville du Mexique, j'allai voir des échantillons de poteries artistiques exécutées par les artistes locaux; et là, parmi des centaines d'objets évidemment demandés par le public, se trouvaient plusieurs statuettes de Don Quichotte, grand, maigre, débraillé, un vrai épouvantail avec un livre en main, exposant les idéals de la Chevalerie errante, à tout prendre un objet de pitié pour des gens à l'esprit équilibré. Pourquoi tous les Espagnols admirent-ils Don Quichotte?

Néanmoins je persévérai dans ma lecture et allai jusqu'à la fin du livre. Petit à petit, la raison de l'admiration où est tenu le héros me vint à l'esprit, et c'est que, bien que n'ayant son bon sens, il est un vrai « Chevalier errant » par toutes les fibres de son être. Mais qu'est-ce qu'un Chevalier Errant? La définition, Don Quichotte lui-même la donne maintes et maintes fois.

En premier lieu, le chevalier errant doit aller dans le monde « à la recherche d'aventures ».

Mais tout le monde aime les aventures; en quoi Don Quichotte se différencie-t-il du reste du monde? Il s'en différencie par son idéal. Il ne demande rien pour lui, mais tout pour le monde.

Tout fou qu'il est il vit dans le monde pour mettre en pratique ce qu'a enseigné le Christ : « Car j'avais faim et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli; nu, vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez soigné; en prison, vous m'avez visité ».

C'est cet idéal, appliqué aux maux du moyen âge, qui produisit la Chevalerie Errante. L'Eglise, avec ses prêtres et son pouvoir presque illimité, était cependant presque impuissante en face de ce qu'il y a en l'homme de brutal et de sauvage; elle célébrait des cérémonies splendides à la gloire de Dieu, mais était incapable de soulager les souffrances des hommes. Et par-dessus tout, les prêtres étaient tellement éloignés de l'idéal du Christ, selon lequel il nous faut aimer notre voisin comme nous-mêmes, que la cruauté et l'oppression, la misère et la dégradation étaient maîtresses partout et jusqu'à la porte de l'église elle-même.

Alors naquit la Chevalerie Errante; ce fut comme une façon de mettre en pratique les enseignements du Christ dans le monde que les églises laissaient à l'extérieur. C'est pourquoi le Roi Arthur fonda sa Table Ronde; c'est pourquoi Don Quichotte, le dernier des grands Chevaliers, tout fou qu'il fut, tint haut cet idéal jusqu'à la fin. Jamais un instant, même dans ses moments de suprême folie, il n'est infidèle au grand Idéal : s'oublier soi-même, aider les opprimés, jouer franc jeu, et ne jamais profiter de la faiblesse des autres.

Qu'importe que nous devenions tous fous, que nous prenions des moulins à vent pour des géants, des filles du

peuple pour des princesses, des personnes laides et communes pour des nobles, si nous mettions au moins en pratique l'idéal du Christ. Peut-être le « bon sens » de ceux qui nous entourent nous fait-il passer pour des excentriques, mais qu'importe, si, considérés comme fous, nous parcourons le monde en champions de ceux qui sont opprimés, foulés aux pieds, méprisés.

Je comprends maintenant pourquoi Don Quichotte est aimé chez tous les peuples de langue espagnole. Il est fou, mais il montre le chemin vers l'idéal christique plus clairement que toutes les églises qui parlent en Son nom.

C. JINARAJADASA.

(*The Adyar Theosophist,* janvier 1930.)

L'Enfant prodigue [1]

Quels que soient l'époque et l'initié que l'on étudie, l'on trouvera toujours une même méthode utilisée pour l'instruction de la masse non initiée : la parabole. Jésus n'a pas agi autrement que ses prédécesseurs, comme le prouvent les passages suivants des Ecritures : « Voici « pourquoi je leur parle en paraboles : c'est qu'en voyant « ils ne voient pas, et qu'en entendant ils n'entendent ni « ne comprennent » (2), et encore : « Jésus dit toutes ces « choses en paraboles à la foule et il ne leur disait rien « sans parabole » (3); puis : « mais en particulier il ex- « pliquait tout à ses propres disciples » (4).

Le but du Maître est clair : offrir à la foule un enseignement pratique, c'est-à-dire relatif et non pas absolu, qui permette de se guider dans la vie de tous les jours mais ne confère aucun pouvoir psychique, ni développement subit de vie spirituelle.

Il est, en effet, dangereux à l'extrême de chercher à forcer le développement de la vie intérieure et l'acquisition de pouvoirs psychiques; c'est pas à pas qu'il faut

(1) Extrait du cours d'ésotérisme chrétien donné à la Loge « Union » de Lausanne.

(2) Math., 13, 13. Mc, 4, 10. Luc, 8, 10.

(3) Math., 13, 34.

(4) Mc, 4, 34.

procéder, et le Maître devait se méfier de l'enthousiasme des néophytes, il savait qu'être écouté ce n'est pas être compris. Livrer à la foule le secret des mystères, c'eût été créer le chaos; seul un développement rationnel, suivi, surveillé, peut autoriser l'initié d'accorder au chéla des connaissances plus profondes et, partant, des pouvoirs plus étendus. Le Christ se méfiait du mental de la masse non préparée et se gardait donc de livrer sa pensée intégrale, d'ailleurs avec ses disciples même il observait la même discipline : « J'ai encore beaucoup de « choses à vous dire mais vous ne sauriez les supporter « encore » (5).

Dans notre étude laissons de côté toute critique littéraire : contrairement à ce que d'aucuns s'imaginent, la parabole était un mode d'enseignement très répandu chez les Israélites comme chez tous les orientaux; Jésus n'a rien innové en l'utilisant, le Talmud est rempli de paraboles lui aussi, toutefois elles ont une portée surtout éthique et économique, tandis que celles de Jésus offrent ceci de nouveau qu'elles ont une valeur spirituelle. Aucune parabole mieux que celle de l'Enfant prodigue ne saurait montrer comment le Maître a utilisé des récits déjà connus mais auxquels il donne un sens spécial, ésotérique, aussi vrai aujourd'hui qu'il y a deux mille ans.

Dans saint Luc, 15, 11, nous lisons : « un homme avait « deux fils. Le plus jeune dit à son père : Mon père, « donne-moi la part de bien qui doit me revenir. Et le « père leur partagea son bien. Peu de jours après, le « plus jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays « éloigné, où il dissipa son bien en vivant dans la dé- « bauche. Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine « survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans « le besoin. Il alla se mettre au service d'un des habi- « tants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder « les pourceaux. Il aurait bien voulu se rassasier des « caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne « ne lui en donnait. Etant rentré en lui-même, il dit : « Combien de mercenaires chez mon père ont du pain « en abondance, et moi ici je meurs de faim! Je me « lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : Mon père,

(5) Jean, 16, 12.

« j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus « digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un de « tes mercenaires. Et il se leva et alla vers son père. « Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému « de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa. « Le fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et « contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. « Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez la plus belle « robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt « et des sandales aux pieds. Amenez le veau gras et « tuez-le. Mangeons, et réjouissons-nous; car mon fils « que voici était mort, et il est retrouvé. Et ils commen- « cèrent à se réjouir. Or, le fils aîné était dans les champs. « Lorsqu'il revint et s'approcha de la maison, il entendit « la musique et les danses. Il appela un des serviteurs, « et lui demanda ce que c'était. Ce serviteur lui dit : « Ton frère est de retour, et ton père a tué le veau gras « parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé. Il se mit en « colère et ne voulut pas entrer. Son père sortit, et le « pria d'entrer. Mais il répondit à son père : « Voici, il « y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais trans- « gressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un che- « vreau pour que je me réjouisse avec mes amis. Et « quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé ton bien « avec des prostituées, c'est pour lui que tu as tué le « veau gras. Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours « avec moi, et tout ce que j'ai est à toi; mais il fallait « bien s'égayer et se réjouir, parce que ton frère que « voici était mort et qu'il est revenu à la vie, parce qu'il « était perdu et qu'il est retrouvé. »

Or, dans un ouvrage bouddhiste très célèbre, le *Saddharma-pundarika,* le *Lotus de la Bonne Loi* (6), écrit bien avant notre ère, se trouve le récit suivant que nous traduisons mot à mot :

« Un certain homme avait un fils qui s'en alla en lointain pays; là il devint misérablement pauvre. Son père, « cependant, devint fort riche et accumula maints tré- « sors, beaucoup d'or, beaucoup d'éléphants et des gre- « niers pleins. Mais il aimait tendrement son fils disparu « et se lamentait en secret de n'avoir personne à qui « léguer ses palais et ses richesses à sa mort.

(6) Traduit en français par E. Burnouf.

« Après bien des années le pauvre homme, son fils, « cherchant nourriture et vêtements, arriva dans la ré- « gion où son père avait de grands biens. Et son père le « vit alors qu'il était à grande distance, et songea ainsi : « Si dès l'abord je reconnais mon fils et lui donne mon « or et mes trésors, je lui ferai un grand tort. Il est igno- « rant et indiscipliné, il est pauvre et souffrant; pour un « homme ainsi amoindri, il est préférable d'éduquer son « mental petit à petit. Je vais le prendre comme domes- « tique à mes gages. Et le fils, affamé et en haillons, « d'arriver à la porte de la maison de son père, et voyant « un podium élevé et beaucoup de personnes rendant « hommage à celui assis là, il fut atterré par le faste et la « richesse déployés. Sur-le-champ il s'enfuit sur la « grand'route : C'est ici, pensa-t-il, l'habitation du pau- « vre; si je demeure dans le palais du roi, peut-être se- « rai-je jeté en prison. Mais son père envoya des mes- « sagers après lui, qui s'emparèrent de lui et le rame- « nèrent malgré ses cris et ses lamentations. Lorsqu'il « arriva à la maison de son père, il était près de s'éva- « nouir de frayeur; ne reconnaissant pas son père, il « crut devoir subir quelque terrible châtiment. Le père « ordonna à ses serviteurs de traiter avec douceur le « pauvre homme, et envoya deux travailleurs pour enga- « ger le jeune homme comme serviteur sur le domaine. « Ceux-ci lui donnèrent un balai et un panier et lui « enjoignirent de nettoyer le tas de fumier, lui offrant « un salaire double. De la fenêtre de son palais, l'homme « riche surveillait son fils au travail; un jour, se dégui- « sant en homme pauvre, couvrant ses membres de pous- « sière et de saleté, il s'approcha de son fils et dit : De- « meurez ici, brave jeune homme, et je vous donnerai « la nourriture et le vêtement; vous êtes honnête et tra- « vailleur, considérez-moi comme votre père. Après plu- « sieurs années le père sentit sa fin approcher et fit appe- « ler son fils et les officiers du roi et leur révéla le secret « qu'il avait gardé si longtemps : l'homme pauvre était « en réalité son fils qui, jadis, s'était éloigné de la de- « meure paternelle; maintenant qu'il était conscient de « sa condition misérable et capable d'apprécier et con- « server une immense fortune, son père était décidé de « lui donner son trésor tout entier. L'homme pauvre fut « étonné de ce subit changement de fortune et rempli « de joie en retrouvant enfin son père. »

Si nous avons rapproché ces deux récits, ce n'est pas pour nous perdre en des considérations quelconques sur leur mérite littéraire réciproque ou la dépendance très probable de l'un sur l'autre, mais bien pour montrer, sous deux formes assez différentes, un enseignement ésotérique identique.

Séparée de son interprétation ésotérique la parabole de Jésus n'a pas une portée spirituelle bien remarquable, mais il en est tout autrement lorsqu'on en étudie le sens caché, que nous allons donner dans ses grandes lignes.

En effet, ces deux paraboles sont un récit ésotérique de la chute de l'âme dans le corps et de son voyage ici-bas. Les détails souvent différents des deux récits proviennent du fait que l'instructeur a tenu de faire ressortir tantôt telle vérité tantôt telle autre, mais la marche générale du récit ésotérique est la même.

Prenons d'abord la parabole des Evangiles et contentons-nous ensuite de souligner le point de vue personnel du Bouddha lorsqu'il ajoute ou retranche un détail.

Cet homme qui a deux fils est évidemment le Logos, et ses deux fils représentent, comme chacun peut s'en assurer par la fin de l'histoire, deux classes d'égos, plus exactement monades, différents. Nous savons, en effet, que des étincelles échappées du Feu Central (le Logos) qui sont nos monades, notre principe divin — âme, comme diraient beaucoup de gens — les unes sont tombées dans un corps de chair (c'est le récit que nous connaissons sous le nom de « chute » d'Adam et d'Eve et création de leur « vêtement de peau »), d'autres au contraire, sont restées sur le plan divin et ne se sont jamais incarnées. Le plus jeune fils demande la part de sa fortune, c'est-à-dire veut goûter à l'arbre de la Connaissance, ce qui l'oblige à partir pour un lointain pays, soit le monde de la manifestation sensible; dans l'Ancien Testament, ce lointain pays est toujours symbolisé par l'Egypte, ce qui signifie tout simplement que le principe divin, s'étant laissé attirer par les plans inférieurs, soit les moins spiritualisés du cosmos, est exilé du plan divin et entre dans le cycle des réincarnations. Sur les plans inférieurs du Cosmos, physique, astral et mental, le principe divin, enfermé dans une gaine, un corps, fait de la matière de ces plans, est sujet à toutes les ignominies, soit à toutes les lois de ces plans, ou si l'on préfère aux

lois lucifériennes. Mais lorsque la monade s'est laissé ainsi subjuguer par les lois lucifériennes, ou négatives, du Cosmos, il arrive un moment où, sentant cependant vibrer en elle l'appel du divin, elle se tourne vers les « habitants » des plans inférieurs, l'astral et mental, autrement dit les sensations et l'intelligence, pour essayer de retrouver la voie qui mène « en haut »; or le travail purement philanthropique, sentimental, ou intellectuel est dépourvu de vie spirituelle; ces maîtres offrent à notre divin moi la surveillance des pourceaux — animal particulièrement abhorré des Israélites — c'est-à-dire que la sensation et l'intellect sont sans valeur pour notre monade d'essence divine et que celle-ci est exposée à se nourrir d'un fruit sans goût et sans valeur nutritive. Toutefois, ce premier effort n'est pas sans résultat : « Etant rentré en lui-même il se dit... », ce qui signifie que le premier pas sur le Sentier, sur la Voie de la spiritualité, consiste à rentrer en nous-même, à faire la revision de notre moi — si l'on ose ainsi s'exprimer — et dès cet instant nous nous apercevons que nous avons fait fausse route, que nous nous sommes attachés à des choses sans importance dont nous avons fait le but de la vie, alors nous nous levons pour rentrer auprès du Père. C'est, en effet, à nous à faire l'effort nécessaire, le premier pas, dans la voie qui mène à la vie spirituelle; personne d'autre ne le peut faire pour nous! Puis vient alors la si belle déclaration de la monade divine qui a reconnu sa déchéance : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. C'est le repentir qui doit se manifester jusque dans l'action. Le repentir est l'acte qui, en quelque sorte, débouche le canal par lequel la vie spirituelle descend en nous et que nous avons comblé par le péché; seulement ensuite les forces christiques peuvent à nouveau œuvrer en nous.

Les « mercenaires » symbolisent les forces aveugles du Cosmos, les centres de conscience non libres telles que nous les trouvons dans les règnes minéral, végétal et animal.

Mais encore à distance, le père reconnaît le fils et va au-devant de lui. En effet, sitôt que notre moi divin a fait le premier effort pour atteindre à la vie spirituelle, le Logos vient à notre rencontre, si l'on peut ainsi dire, et alors nous obtenons l'initiation, dont nos ouvrages théosophiques parlent souvent.

Les Ecritures nous indiquent ceci par ces trois mots : robe, anneau, sandales. La robe, blanche et sans couture, dont il sera encore question à la crucifixion de Jésus, symbolise la maîtrise des divers plans du Cosmos qui s'enchaînent les uns dans les autres selon la loi de cause et d'effet, le karma; puis l'anneau, le symbole de la conquête de la vie spirituelle qui n'a ni commencement ni fin et que l'initié réalise en lui-même; enfin les sandales, que l'on enlève, en Orient, en signe de respect et de soumission à la divinité, qui symbolisent la réintégration de l'Etre, son immersion dans la divinité; la cérémonie est précédée du signe de reconnaissance entre initiés, le baiser donné d'une certaine façon. Les paroles du père prouvent le sens initiatique de tout le récit : « il était mort »; on nommait ainsi dans les mystères les profanes qui n'avaient pas reçu la lumière; « il est revenu à la vie », c'est le deux fois né, l'initié. Ces expressions se lisent plus d'une fois dans le Nouveau Testament, toujours avec ce même sens ésotérique. « Il était perdu », l'âme séparée du Logos est perdue dans la matière et dans la ronde des réincarnations, mais une fois la vie spirituelle allumée en elle, elle est « retrouvée » par le Père.

Enfin, se lit l'altercation entre le père et le fils aîné; passage plus difficile à interpréter et qui fait défaut dans le texte indien. Ces versets semblent indiquer le danger que courent les monades non-incarnées, danger que l'on peut appeler sécheresse de cœur, égoïsme; malheureusement, le récit évangélique s'arrête brusquement et nous ne savons quelle suite lui donner.

Si maintenant nous considérons la parabole du Bouddha, nous voyons qu'il n'est question que d'un homme riche, le Logos, et du fils qui part en pays lointain. Puis nous voyons les difficultés que l'âme éprouve à s'approcher de la vie spirituelle, attirée qu'elle est par la vie matérielle et retenue par les doutes, le produit du mental. Beaucoup de temps passe, temps rempli par le travail et l'effort, puis le besoin de la vie spirituelle se fait sentir et elle arrive dans les domaines du père. Alors deux serviteurs s'emparent de l'âme et l'entraînent auprès du Père; ces deux serviteurs sont la Religion et le Mysticisme, les deux premières aides que l'âme rencontre sur le Sentier. L'on remarquera que le père, pour

causer avec son fils, se déguise; symbole très exact : la divinité est obligée, lorsqu'elle veut se montrer à nous, de le faire à travers un voile, la matière, une impureté pour Elle; l'on voit aussi les ouvriers qui montrent au fils le travail à faire et le père qui veille sur lui depuis son palais, soit les occasions de bien faire qui sont offertes à l'âme et toujours la sollicitude du Père qui ne la perd pas de vue.

Bref, le texte indien est plus facile à interpréter, et nous ne voulons pas insister davantage. Ce récit ne tient compte que de la réintégration de notre monade divine auprès du Logos et des difficultés de la route; on pourrait prétendre que les deux paraboles, identiques quant au fond, varient quant à la forme parce que le récit bouddhique était destiné au cercle inférieur des initiés et ne traite que le problème à leur portée, alors que le récit de Jésus était destiné au deuxième cercle des initités, d'où certains détails en plus ou en moins et surtout le paragraphe final; peut-être doit-on admettre encore un paragraphe ou deux qui manquent et qui feraient partie du récit donné au cercle supérieur, le troisième; cette fin aurait expliqué le pourquoi de la chute des âmes dans les plans inférieurs du Cosmos.

Terminons par les lignes suivantes, qui expliquent la volonté du Bouddha de ne parler, lui aussi, qu'en paraboles :

« Le Bienheureux pensa : J'ai enseigné la vérité qui « est excellente dès le commencement, excellente en son « milieu, excellente à la fin; elle est belle dans son esprit « et belle dans la lettre, mais toute simple qu'elle est le « peuple ne saurait la comprendre. Je dois lui parler sa « propre langue, adapter ma pensée à la sienne. Il est « tel un enfant et aime écouter les histoires; je vais donc « lui raconter des histoires pour expliquer la grandeur « du dharma (le devoir). S'il ne peut saisir la vérité par « des démonstrations abstraites, il pourrait néanmoins « la comprendre si elle est illustrée par des paraboles. «

Dr E. de HENSELER.

De l'égoïsme spirituel

Bien que les deux mots d'égoïsme et de spiritualité semblent être incompatibles et, par suite, entièrement étrangers l'un à l'autre, ils se trouvent, dans la pratique, très fréquemment unis.

En effet, l'égoïsme a de si ténébreuses racines en nous-mêmes, que, bien souvent, alors qu'on le croit annihilé, il vit dans des profondeurs ignorées de notre être et éclate soudain à la surface, revêtu du masque des plus nobles sentiments. Les personnes sincères, aspirant ardemment à trouver la Vérité, n'en sont malheureusement pas exemptes, et rien n'est plus douloureux que de s'apercevoir un jour qu'on est tombé sans s'en douter dans le piège de l'égoïsme spirituel, qu'on a quitté le chemin de la simplicité, de la pureté, pour retomber dans les fondrières du culte personnel.

Afin de nous épargner cette grande angoisse, nous devons étudier les symptômes de cette hideuse lèpre intérieure.

L'égoïsme spirituel, comme son nom l'indique, est la recherche et l'amour exagéré du « moi » dans les pensées, paroles ou actions qui ont la prétention d'être absolument désintéressées de par leur caractère de pur idéalisme.

L'égoïsme spirituel consiste à intensifier notre « moi », l'élargir, le dilater, au détriment du but collectif poursuivi : c'est s'aimer soi-même avant la Cause, c'est lui substituer très subtilement sa satisfaction, sa consolation, son confort, son bien-être propres, en se persuadant toujours que les actes tendant à cette satisfaction, cette consolation, sont tous issus de la pensée la plus altruiste du monde.

Cet aspect d'égoïsme spirituel est le plus grossier, pourrait-on dire, puisqu'il se nourrit d'indolence, de paresse et de tout ce qui regarde le corps. Il n'est pas très dangereux puisqu'il se démasque de lui-même, mais il en existe un autre, le plus répandu et le plus perfide, car il prend ses racines dans le « moi » intellectuel qui est souvent le plus terrible de nos adversaires.

L'égoïsme, en ce qui concerne la vie de l'intelligence mise au service de la spiritualité, se révèle le plus souvent par l'idée ambitieuse. C'est une grande ambition,

avouée ou inavouée, qui le fait naître. Dans ce cas, l'égoïsme spirituel inspire le désir d'avancer, de grandir, de rayonner parmi les autres membres d'une société idéaliste, d'avoir des grades, des honneurs, des approbations, des félicitations, des encouragements, des succès oratoires, etc.; l'égoïsme spirituel insuffle toutes ces choses et bien d'autres encore, mais le plus terrible, c'est que l'âme ne doute point d'être dans la voie droite alors qu'elle est la victime de l'orgueil auquel elle est asservie.

L'égoïsme spirituel prend facilement, par extension, une forme de domination et amour du pouvoir et de l'autorité. Vouloir inculquer de force à d'autres ses opinions, sa manière de voir et de comprendre, fait également partie du domaine égoïste.

Certes, cela ne veut pas dire qu'il ne faille jamais échanger des idées, s'éclairer mutuellement, bien au contraire; avec de l'observation intérieure impartiale, on peut distinguer sans peine le désir bienveillant de comprendre et d'être compris, du besoin insidieux de glorification personnelle et de domination d'autrui.

L'égoïsme spirituel est l'enfant de l'orgueil; il se dépite sans se l'avouer et presque inconsciemment du succès des autres, il craint que l'entourage soit plus compréhensif de la Vérité que lui-même. C'est la joute des idées, le duel des arguments où la malveillance s'insinue; la jalousie masquée sous la fausse admiration, les papotages, les potins spirituels, si j'ose m'exprimer ainsi, qui n'ont rien à voir avec la Vérité et sa souveraine simplicité.

Mots trop recherchés, envolées trop emphatiques, mines trop mystérieuses, airs entendus et compassés, complications et raisonnements sans raison; à tous ces aspects de faux Idéal, il manque quelque chose de vrai et de simple qui caractérise la vraie spiritualité.

Il est peu de personnes, malheureusement, qui puissent se dire en toute justice et avec l'humilité véritable, exemptes de cette tare déformante qui nous confine trop souvent en conciliabules fermés, alors que la vie immense des êtres et des choses et son émouvante imperfection nous appelle pour la comprendre et l'aimer.

Mais, malheureusement, il faut nous l'avouer, nous nous aimons d'abord nous-mêmes et, par cela, nous perpétuons la lutte et la malignité au centre même de nos associations. Nous voudrions *arriver*, non dans le sens

purement matériel, mais arriver à devenir des étoiles au firmament spirituel, par exemple.

Aimons-nous vraiment cette Vérité dont nous parlons tant et qui vit si peu en nous? l'aimons-nous assez pour être prêts, s'il le fallait, à être méprisés, piétinés pour elle, pourvu qu'elle grandisse et se propage sur le monde misérable.

Nous oublions trop souvent que l'amour de la Vérité est quelque chose qu'on sent et pas qu'on raisonne uniquement; c'est quelque chose qui vous fait battre le cœur et pas seulement travailler le cerveau; l'amour de la Vérité c'est faire épanouir toutes les richesses de notre cœur, en même temps que celles de notre pensée. Mais nous n'aimons pas réellement la Vérité, notre amour est trop souvent composé de crainte vague, mêlée à beaucoup d'indifférence et d'incertitude, et c'est pourquoi nous stagnons, pourquoi nous nous persuadons être très avancés et, par suite, pleins d'affirmations suffisantes.

Savons-nous ce que c'est qu'aimer?

Humainement parlant, le véritable amour consiste à s'oublier totalement au profit de la personne chérie; dès qu'on se recherche soi-même, on cesse d'aimer. Notre amour de la Vérité devrait avoir le même caractère, et c'est le baromètre infaillible de cet amour.

Aimons-nous notre idéal plus que nous-mêmes? considérons-nous toutes choses du point de vue de la Vérité ou du point de vue de l'intérêt du « moi »? chaque problème qui s'offre à nous est-il vraiment étudié et solutionné sous l'angle de justice et de propagation de Beauté qu'il comporte? Ne sommes-nous pas inconsciemment déçus lorsque d'autres serviteurs se distinguent et sont admirés? souffrons-nous parfois de notre obscurité et de l'indifférence des autres? c'est là où doit s'exercer notre recherche constante, notre analyse intérieure toujours active.

Pour être dans la voie droite, débarrassée de tout égoïsme personnel, il faut savoir aimer avec simplicité, avec abandon, avec une flamme calme et pure, la Vie, la Vérité; l'aimer sans espoir caché d'un gain personnel ni de triomphe et non pas seulement la considérer et la disséquer comme un animal mort.

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » a dit le Christ dans son Evangile.

On pourrait ajouter qu'il n'y a pas de plus noble manière d'aimer son Idéal que d'offrir sa vie pour lui, non pas sa vie corporelle mais la vie de son égoïsme, de son « moi », de sa personnalité.

Souvenons-nous que, pour atteindre la Perfection, source de l'Eternel bonheur, nous ne devons pas grandir, mais diminuer, vivre, mais mourir, en tant que « moi » fermé et amoureux de lui-même; rappelons-nous que ce n'est pas nous qui rejoindrons la Vie, par l'extension de notre être, mais bien Elle qui nous enveloppera, nous baignera, nous submergera dans son Eternité, renversant les murs de l'égoïsme, balayant tout ce qui est barrières, comme l'Océan submerge une forteresse dans sa poussée irrésistible. Ce « moi », cette forteresse, suprême refuge d'illusions et de ténèbres, l'égoïsme spirituel nous pousse à la consolider et l'agrandir au profit de la Cause. Quelle ironie, quel piège dangereux.

Ne nous y laissons pas prendre et aimons la Vérité et tout ce qui, de loin ou de près s'y rattache, sans nous demander instinctivement la part personnelle qui nous écherra dans cette lutte et cette recherche, ainsi, et à cette seule condition, dans la pure profondeur de cet Amour, nous SERONS la Vérité.

M. MARICHAL.

Bibliographie

Vie du Sage Prospero, FRANCIS DE MIOMANDRE, Plon.

Ce livre, dédié à Krishnamurti, est la fantaisie ailée qui, en se jouant, effleure des vérités profondes.

Tout le monde connaît, au moins de nom, *la Tempête,* de Shakespeare, son dernier drame, d'une poésie délicieuse et qui témoigne d'un étrange don de voyance unie à la profondeur de la pensée.

Le Sage Prospero, dépouillé de son duché de Milan par son frère Antonio et par le roi de Naples, vit réfugié dans une île déserte avec sa charmante fille Miranda. Par son art magnifique, il a su s'assujettir deux serviteurs, Ariel, un génie de l'air, et Caliban, un être monstrueux, semi-animal, mais avec en germe tous les vices de l'homme. Aidé d'Ariel, Prospero déchaîne une tempête, et ses ennemis, le roi de Naples et Antonio, en croisière dans ses parages, échouent dans l'île. Le fils du roi, Ferdinand, est amené à part à Prospero, et le magicien n'a pas besoin d'avoir re-

cours à son art pour faire éclore l'amour entre Ferdinand et Miranda. Leur idylle est aussi pleine de poésie qu'originale. Prospero triomphe avec grandeur et magnanimité de ses ennemis, marie Ferdinand et Miranda et reprend son rang et son duché.

Francis de Miomandre a entrepris de nous conter la vie tout entière de Prospero, dont *la Tempête* ne constitue qu'un acte. Il semble osé de compléter Shakespeare, mais toutefois permis. Shakespeare n'aurait rien à dire, lui qui a pris son sujet dans une nouvelle italienne de même que pour *Roméo et Juliette* et tant d'autres. Mais il faut rester à la hauteur de son modèle. Francis de Miomandre a pour lui un style fluide et musical, plein de charme et bien adapté à ce conte poétique. Voyons pour les idées :

Il s'inspire de Shakespeare dans le joli récit de la première partie de la vie de son héros et le suit fidèlement dans l'épisode de *la Tempête.*

Après son retour triomphal à Milan, le duc Prospero en fait une cité prestigieuse par la perfection de ses fêtes et voit affluer autour de lui toutes les célébrités du temps, et aussi, fantaisie charmante, tous les personnages des autres drames de Shakespeare, favorisés d'une jeunesse éternelle. Nous voyons Orsino et Viola, Hamlet, prince de Danemark, Timon d'Athènes, et Cléopâtre elle-même. Notre sage se voit admiré et adoré et, pour tout dire, entortillé par la plus séduisante, la plus fantasque et décevante des femmes et, après son départ, le voilà triste, jaloux, désespéré comme un pauvre homme ordinaire. Et, dans son chagrin, il ne fait pas attention aux sourdes intrigues d'Antoine et aux agitations de Caliban devenu tribun populaire. Au moment même où il va être renversé pour la deuxième fois, il abdique et part à la recherche de l'ensorceleuse. Il la retrouve! Délices et mort!

Prospero, avec l'assentiment de Miomandre, paraît penser que cet amour était une expérience qui lui restait à faire. Ariel le murmure à son oreille à l'instant de la mort :

« As-tu compris maintenant, Prospero, le sens de la vie? Tout est accompli. Tu peux partir, tu peux prendre congé des formes de ce monde et même de celle-ci, la plus parfaite, la plus exaltante. Tu sais que même dans l'inconnu, au seuil duquel déjà ton pied glisse, rien ne t'attend qui puisse surprendre ton âme d'initié. »

Mais nous protestons au nom de la théosophie. Cette expérience, Prospero l'avait certainement faite dans le passé. Nous étions en droit d'attendre mieux de lui. Objet d'admiration et d'amour dans son duché reconquis, ne lui offrir que de merveilleuses fêtes, puis s'en désintéresser pour Cléopâtre et abdiquer, partir à la recherche de la femme ensorcelante, tuer son rival, dans une lutte loyale il est vrai, puis mourir des suites du combat après s'être grisé d'amour! Ce n'était pas la peine d'être un Prospero! Celui de Shakespeare était un homme d'une autre envergure.

Prospero nous fait songer à l'enchanteur Merlin, dans *la Légende et les Idylles du Roi de Tennyson.* La fée Viviane veut lui voler son secret pour le faire tomber en son pouvoir. Il est trop clairvoyant pour ne pas voir clairement les mauvais desseins sous les cajoleries, trop faible pour ne pas céder à la fin par lassitude. Pauvres hommes! On comprend à la rigueur qu'un héros sans cervelle comme Samson soit vaincu par Dalila, mais un Merlin, mais un Prospero! A. K.

Les Revues

Le Voile d'Isis

Novembre 1930. — Argos fait un commentaire plein d'intérêt, de citations d'Henri Martin sur les *Celtes.*

René Guénon parle des « *limites du Mental* ». Il y aurait lieu, en abordant ce sujet, de montrer que l'insuffisance du mental à procurer la connaissance ne saurait dispenser en aucune façon ceux qui pensent devoir écrire de respecter les règles de la logique. Il arrive que l'on voit des raisonnements faux essayer de se justifier en se proclamant « métaphysiquement inattaquables », ce qui est proprement une absurdité. L'article dont nous parlons le fait fort bien comprendre.

Léon Scutereaux donne une traduction commentée des *Six points mystiques,* œuvre importante de Jacob Bœhme.

G. E. M. H.

Nous recherchons les années complètes 1919-20 et 1920-21, du *Lotus Bleu,* ainsi que le n° 9, novembre 1922. Faire offre aux Editions Adyar.

Renouvellement des Abonnements

Pour éviter toute interruption dans la réception du *Lotus Bleu,* nous prions nos abonnés, dont la bande porte : *abonnement terminé avec ce numéro,* de vouloir bien le renouveler de suite, en versant la somme à notre compte chèque postal *Paris* 466-00.

A partir du 15 du mois suivant, nous mettrons en recouvrement de 23 *francs* ceux qui ne nous seraient pas parvenus à cette date, mais cela éviterait des frais et un gros travail si les abonnements étaient renouvelés dans la quinzaine de l'expiration.

Comme il n'est pas possible de recouvrer à l'Etranger, sans de trop grands frais, nous prions nos abonnés qui se trouvent dans ce cas, de ne pas attendre pour nous envoyer un mandat-carte international.

Le directeur-gérant, E. POINT.

L'ÉMANCIPATRICE, 3, RUE DE PONDICHÉRY, PARIS (XVe) — 88-1-31



